

DANSE. Au festival de Brest, les chorégraphes prennent les formes les plus diverses.

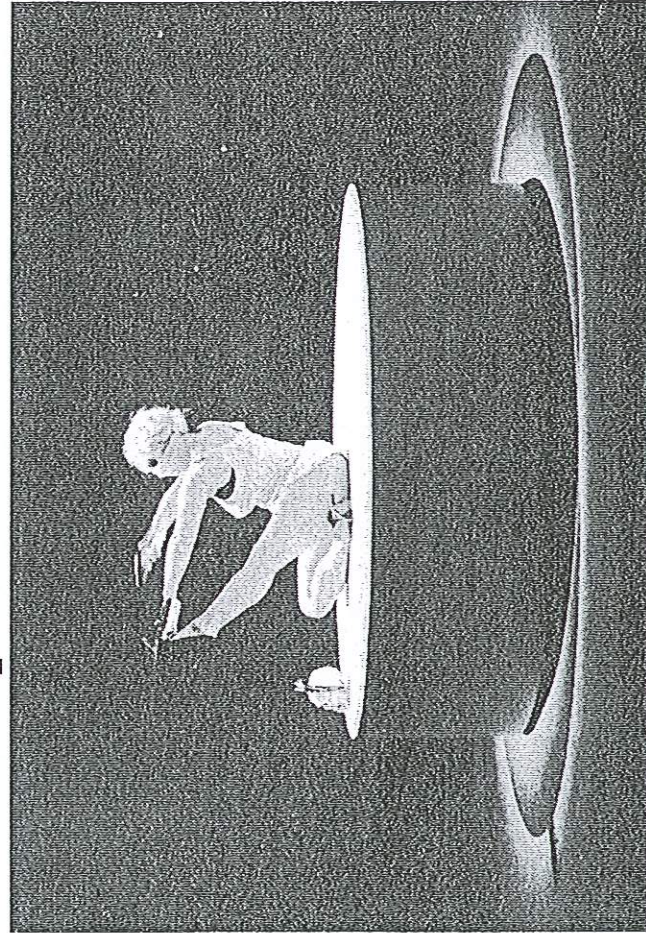
Le corps aux «Antipodes» des discours

Antipodes
Festival Danse (6). Le Quartz,
2-4, av. Clemenceau, Brest. Jusqu'au
4 mars. Tél.: 02 98 33 70 70.

Le festival de danse du Quartz, à Brest, est désormais une institution qui fait le plein de professionnels et de public. Programmant majoritairement des créations, cette institution est bien vivante, suscitant la curiosité et l'excitation de tous ceux qui s'y rendent. L'édition 2001 porte bien son nom d'Antipodes, les danses d'aujourd'hui étant présentées sous les formes les plus diverses, même si l'on peut noter que leur durée s'approche des deux heures de représentation, contre les trois quarts d'heure une heure jusque-là de mise. Spectacle, atelier, intervention, installation: la danse n'a visiblement pas envie de tenir dans une forme assignée, et le Quartz a organisé sa circulation, d'une salle de circulation à un studio, jusqu'au bar, point de ralliement de discussions parfois assez vives ou vraiment drôles dans le croisement des genres.

Ce week-end, le parcours commençait par l'atelier spectaculaire *Facilité* proposé par Boris Charmatz. Il y fut question de nourriture, de cannibalisme. Ensuite, tous en chaussettes, les spectateurs furent invités par Hubert Godard (chercheur en analyse du mouvement) à prendre contact avec le sol, puis à se laisser porter par lui, à trouver l'équilibre avec le poids de l'autre, à expérimenter les regards par en dessus ou par en dessous face à un partenaire.

Universitaire. De son côté, Isabelle Launay (chercheur en histoire de la danse contemporaine) proposait des films, la bande-son seule, puis l'image et le son réunis. Le groupe était particulier, qui réunissait en grande partie des critiques et des programmeurs, amusés et, ensuite, crispés par l'autorité universitaire. De ces deux heures de *Fac*, on a surtout retenu les deux solos de Loïc Touzé et de Boris Charmatz. Mais si l'on comprend bien ce qui guide cet atelier — la relation de proximité entre public et danseurs, un souci pédagogique pas forcément didac-



Dans «Et pourquoi pas...» de Christian Rizzo, les danseurs sont des mannequins, des accessoires.

tique —, le discours demeure rain imaginaire, elle s'autopla-gie copieusement. Quand on connaît le personnage, avec sa voix haut perchée de petite fille, ses emportements, ses passions, on s'amuse un temps. Mais que le propos ne soit pris en charge que par elle et non par les trois danseurs pose question. On n'échappe au poids des mots que lorsque Laurence Louppe entre en contact physiquement avec une pièce de l'expo, un cube qu'elle explore et commente de l'intérieur. On appréciera aussi les personnages travestis, ces quatre petites filles coiffées

d'une perruque blonde, marchant à quatre pattes, sages Heidi soumises aux impératifs du dressage. «3», ce sont elles, Laurence Louppe, Anne Laurent, fragile, et Claudia Triozzi, impériale. «1», c'est lui, Alain Buffard, qui partage leur jeu et la douleur de l'apprentissage.

Podium tournant. *Et pourquoi pas: «bodymakers», «falbalas», «bazaar», etc., etc.?* de Christian Rizzo est encore d'une autre facture. La danse est posée sur un podium tournant et le spectacle est une présentation de collection. Il démarre avec une première image atroce d'un corps qui porte sa propre peau cramée comme costume. Les danseurs sont des mannequins, objets parmi d'autres, que le chorégraphe-couturière vient disposer, étalagiste qui ne laisse rien au hasard, même pas la bande-son qui partage le même espace avec la lumière et les images sculptées. Un spectacle de l'accessoire, sans concessions, qui nous emporte avec ses modèles uniques, ses panoplies détournées ●

MARIE-CHRISTINE VERNAY
(envoyée spéciale à Brest)